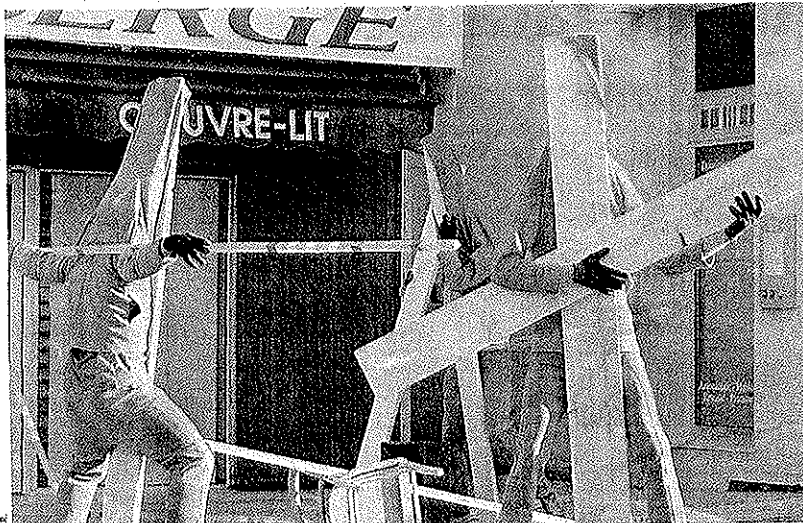


Tendance. Ouvert sur l'Europe, le festival alsésien des arts de la rue a proposé une palette très colorée de la création contemporaine.

Surfaces globales

Bousculer les traditions a du bon. Mais quand même, l'ouverture de Cratère Surfaces était généralement le moment de prendre connaissance des troupes, et surtout d'organiser ces trois journées à venir. Tout au long du pique-nique apéritif, on détaillait le programme, donnant des rendez-vous à ses proches ou ses voisins de table, échangeant des a priori, des interrogations, des envies, des intuitions, sur une programmation riche et intrigante. Si l'on comprend que le Cratère ait souhaité déplacer le pique-nique de l'ouverture à la clôture (« *Tiens, c'est dimanche, il fait beau, si on allait pique-niquer !* »), retrouvailles et rencontres manquaient un peu à cette inauguration. Certes, les discours ont abouti à cette image à forte portée symbolique qui vit les artistes et les élus s'unir pour soutenir un gigantesque globe terrestre, mais une fois la fougasse géante engloutie, le public a commencé à se disperser sur les différents sites de spectacles. Heureusement, il y avait matière à s'éparpiller en beauté, à faire de ces espaces urbains dédiés à la manifestation une cartographie sans frontière des arts vivants. Danse, théâtre de rue, cirque, musique... les disciplines se répondaient, se mélaient, et faisaient sauter toutes les barrières et les contraintes, en particulier celle du langage qui jouait ici les seconds rôles. Pas besoin de mot pour le clown Léandre (voir ci-dessous), les virtuoses poétiques



La compagnie 1 Watt a transformé la ville en chantier permanent.

de *Miroir, Miroir*, ou les pyromanes du spectacle du champ de foire. Certains utilisaient la parole comme un stimulus, un mélange d'éruptions et d'onomatopées. Comme la compagnie 1 Watt qui, avec sa saga en 5 épisodes, *Beau Travail*, a pris Alès d'assaut à l'aide de quelques planches, de messages de signalisation et de beaucoup d'énergie. Entre le chantier organisé et l'anarchie la plus totale, la frontière est mince. Les

cinq artistes (Clowns ? Comédiens ? Danseurs ? Acrobates ?) se croisent et s'interpellent, construisent et détruisent, tentent de déplacer le mobilier urbain, de soulever les immeubles, et transportent leur public dans tous les sens du terme... La rue n'est pas seulement leur décor, c'est un espace qu'ils s'approprient et, d'une certaine façon, nous restituent. Dans un style différent c'est aussi

ce que font les trois musiciens du Mabo'Band, jamais statiques et toujours actifs. Trois cuivres jouent des thèmes classiques, mais en s'adaptant constamment à la situation. Ils jouent avec le public, les enfants, les couples, les gens aux fenêtres, ils marchent, ils courent, bifurquent et grimpent... Les arts de la rue, c'est quand même mieux quand ça bouge !

JAN JOUVERT

Surfaces en bref

Épisodes

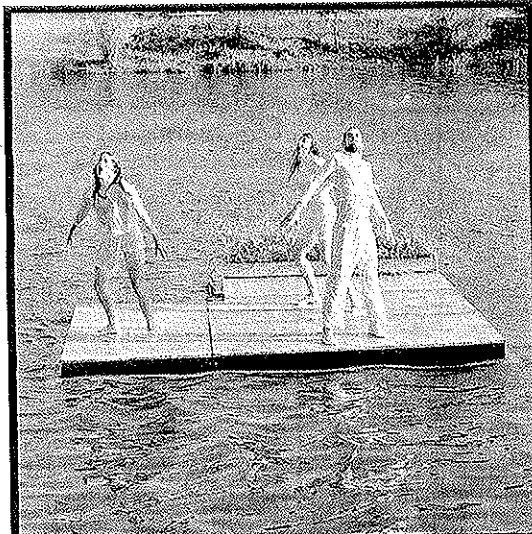
Ce fut un des défis de cette édition : le feuilletton de rue. Les cinq tableaux de *Beau Travail* pouvaient se voir dans la continuité, de 19h à 22h. L'endurance des spectateurs, et surtout des artistes (le spectacle fleuve s'est joué trois jours durant), était largement récompensée. *Les 4 morts du président Cott*, autre spectacle décliné en tableaux, reconstruisait les différentes hypothèses entourant le décès d'un chef d'Etat. Plus bavard et moins physique, mais tout aussi feuilletonesque.

S.O.S Fantômes !

Ils s'appellent The Fantomatik Orchestra mais ils n'ont rien de spectres. C'est un groupe tout en énergie qui a ouvert les hostilités vendredi soir. Treize musiciens, plutôt jeunes à la bonne humeur communicative, jouant essentiellement des percussions et des cuivres avec un renfort de guitare électrique bienvenu. Le répertoire ne donne pas forcément dans l'originalité mais raisse large (des standards, du jazz au rock, de *Caravan* de Duke Ellington à *Zobé la bouche* des Nègresses vertes...) et ça joue, fort et bien : sur le parvis du Cratère, on y danse, on y danse.

Scary Bunnies

« Nouveau plan du gouvernement : achète un chômeur. Nous avons des milliards de chômeurs entraînés pour t'amuser. D'ici à 5 minutes, démonstration d'habileté... » L'annonce tourne en boucle, en français, espagnol et anglais. Un homme et une femme apparaissent derrière une vitrine et, lorsque le message s'arrête, une musique d'ascenseur démarre : ils dansent. Puis le message reprend pour 5 minutes et les deux chômeurs enfilent chacun une robe rouge. Ils dansent encore. Message encore : ils se déguisent en lapins. Ils dansent. Ils ne sourient pas. Il ne se passe rien d'autre, et après le niveau 3, on repart au début. C'est un spectacle d'une grande tristesse et d'une grande justesse. La compagnie est catalane mais le message est international, angoissant et pessimiste comme un roman de Philip K. Dick. Sauf que ce n'est pas de la science-fiction...



Fluide. Dansons au Gardon

Une des plus belles idées de cette édition. Une des plus étranges aussi. *Two sink, three float* par le Studio Eclipse, fait progressivement émerger trois danseurs de l'eau pour investir une plateforme sur le Gardon. Les créatures se rapprochent, replongent, s'éloignent. Les corps amorphes ondulent et vibrent. Pour le spectateur aussi, l'immersion est totale. Da

Solo. En toute simplicité, le clown a fait l'unanimité.

Léandre et nous

On dirait un bric-à-brac, Léandre la brocante, un fatras de meubles et d'objets en bois dont les dépôts-ventes ne veulent plus... Une porte avec un hublot, une commode dont les tiroirs s'avèreront sans fonds, un miroir dont il ne resterait que le cadre, une table à laquelle il manque un pied : tout un monde. Il arrive comme un aveugle, au milieu du public, tâteonne en tripotant quelques crânes, et installe son chez-soi. A partir de là, tout est possible ! Même si les trois-quarts d'heure de spectacle sont construits sur un canevas solide, *Chez Léandre* doit beaucoup au sens de l'improvisation de son auteur-acteur. Car, à tout moment, Léandre Ribera réagit au monde qui l'entoure, va chercher son audience et la ramène dans son espace, s'adaptant à ce que chacun lui renvoie. Le bonheur vient aussi du fait qu'il n'utilise pas le public comme un cobaye, qu'il ne fait jamais rien au détriment de son invité, même quand le spectateur ne réagit pas comme il le sou-

haiterait. Léandre fait ainsi appel aux enfants qui, intimidés, rebelles ou trop volontaires, ne semblent jamais entraver son inspiration. Il y a plus d'un tour dans le sac de Léandre, même si ce sac s'avère être celui d'une spectatrice, chapardé par un gamin manipulé par le clown. Et tout ça en douceur... On pense bien sûr à de grandes figures du burlesque et de la pantomime, à Keaton, à Harpo Marx, à monsieur Hulot, mais sans jamais que ces références soient écrasantes. Parce que Léandre est sobre, mais pas triste. Parce que son appareillage est riche bien que minimaliste. Parce qu'il ne vise pas à l'efficacité immédiate et prend le risque de la poésie. Ainsi, lorsqu'il va inviter quelqu'un à jouer son invitée à table, voire son double de l'autre côté du miroir, le spectacle va s'écrire en direct, avec la personnalité de son invité. Du coup, *Chez Léandre* devient aussi chez nous, et l'on s'y sent, mieux qu'à la maison, ailleurs !